

est considéré comme l'archétype du grand reporter, dont un prix porte son nom.

Blaise Cendrars (1887 -1961). Ecrivain d'origine suisse naturalisé français, il passa 3 ans de sa vie en Russie de 1904 à 1907 où il écrira une œuvre de jeunesse qu'on a cru longtemps perdu : « La Légende de Novgorod, de l'Or gris et du Silence » (1907). Poète aguerrie il écrira par la suite sa très belle ode au transsibérien : « La Prose du transsibérien et de la petite Jehanne de France » (1913) extraits :

« ...Et nous allions, grâce au Transsibérien, le cacher de l'autre côté du monde. Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural qui avaient attaqué les saltimbanques de Jules Verne... »

Joseph Kessel (1898 - 1979). Ecrivain-reporter russe né en Lituanie naturalisé français, il écrira notamment sur la Russie. Durant la première guerre mondiale, engagé volontaire, il effectue une mission en Sibérie. Il publie en 1922, un premier recueil, une série de nouvelles sur la Révolution Bolchévique « La Steppe rouge ». La thématique de la diaspora russe revient régulièrement dans son œuvre : « Le Thé du capitaine Sogoub » (1926), « Les Nuits de Sibérie » (1928).

*Erard Patrick,
directeur d'école, Riga, Lettonie*

ÉCRIRE ET CORRIGER...

Enseignant en primaire, j'ai consacré énormément de temps et d'énergie à faire écrire les enfants et à corriger leur travail de mon mieux, la conscience professionnelle en paix ; c'est à peine si l'autre, de conscience, me faisait me demander de quel droit, au fait ? Pendant des années, j'ai enseigné aux enfants de nos montagnes que « Je lui le dis » n'était pas correct, qu'il fallait dire « Je le lui dis », avant de réaliser que c'est tout simplement l'ordre des compléments dans la phrase latine qu'ils pratiquaient, comme leurs parents ! J'étais donc en train d'apporter ma pierre à l'œuvre de la colonisation, en train de privilégier une façon de penser du nord à celle la civilisation gréco-latine ! J'ai continué à corriger ce type d' « erreur » non sans dire aux enfants qu'ils devaient se plier à la règle du plus fort pour réussir à leurs examens tout en reprenant leurs habitudes pour tout ce qui est personnel, et surtout, surtout, ne pas avoir honte du parler de leurs pères.

Écrivain débutant, j'ai fait lire mon travail aux collègues et me suis efforcé de tenir compte de leurs avis. C'est là que j'ai connu de nouvelles affres...

Un très bon ami, responsable d'une petite maison d'édition a eu la gentillesse de prendre le temps de me faire une critique détaillée. Il m'a dit, entre autres, que mon style était parfois lourd, que certaines phrases comportaient trop de « que » qui les rendaient pénibles à lire.

Il est très difficile de recevoir ce genre de critique : ou se situer, entre le désespoir et la vanité outragée ? J'ai corrigé certaines phrases, relu mes textes avec plus d'acuité qu'auparavant (du moins je l'espère). Enfin un beau jour j'ai envoyé mon tapuscrit à l'éditeur : non que j'étais totalement

satisfait, mais j'avais pris conscience que je pouvais encore faire des corrections pendant un an ou deux, et qu'il fallait bien se jeter à l'eau.

Avec la satisfaction du devoir accompli, j'ai cherché dans ma bibliothèque et j'y ai trouvé un vieux livre de Claude Duneton, « Parler croquant ».

Je l'ai relu avec beaucoup de plaisir, particulièrement le passage dans lequel il rappelle que la langue française a été codifiée à la cour du Roi : c'est donc une langue adaptée aux mots (maux) d'esprit des courtisans, pratiquée par des gens qui n'ont pas l'habitude d'agir : c'est une langue du substantif, non du verbe. Il est ainsi plus « correct » d'écrire « J'attends l'arrivée de mon amie » que « j'attends que mon amie arrive ». Du coup, je me suis « écouté écrire » avec une attention nouvelle, pour m'apercevoir qu'effectivement, c'étaient les formes verbales qui me venaient sous la plume, et non les formes substantivées.

Et le problème se pose autrement : est-ce que je cherche à écrire selon les canons de Jean d'Ormesson, ou selon les miens ? Vous imaginez à quel point ma réponse personnelle est sans appel : je me suis acheté le petit livre réédité à Raphèle-les-Arles : « Correction des fautes de français qui se commettent en Provence, même au sein de la meilleure société ». J'y retrouve l'origine de quantité de façons de parler pratiquées dans mon entourage ou ma famille. Quel plaisir de lire ces âneries ! Elles ont probablement procuré à leur auteur une jouissance égale à celle de Barnard Pivot constatant qu'il est le seul à savoir que chausse-trape s'écrit avec un seul « p » ; le fait ce que cela provienne de l'erreur d'un moine copiste ne change rien à l'affaire, tant il est vrai que derrière la langue se cache la domination. On peut se consoler en pensant que ledit Pivot a sans doute mangé beaucoup d'épinards dans sa jeunesse à cause de la fameuse erreur de décimale sur la calculatrice du chimiste étudiant la teneur en fer des épinards.

Rien, absolument rien des faits de langue n'est sans importance : sous les mots résident notre culture, nos pensées les plus secrètes, des choses dont nous n'avons même pas conscience la plupart du temps. La place des mots dans la phrase, l'ordre des compléments, nos « fautes de langue » font référence à une vision du monde : se relire avec attention peut, si nous parvenons à prendre une distance suffisante, nous apprendre beaucoup sur nous-même.

Mais on n'est pas au bout pour autant : reste-t-on envers et contre tous fidèle à sa façon d'écrire, ou profite-t-on de l'occasion pour se policer un peu ?

La réponse appartient à chacun d'entre nous, pourvu qu'elle soit aussi peu affectée que possible. Il serait à mon sens tout aussi calamiteux d'écrire dans une espèce de faux rustique pour « faire paysan » ostensiblement que de s'efforcer d'aller vers une d'Ormessonisation de notre langue écrite.

On le voit, quand on essaie d'écrire, bien des questions se posent, dont la résolution n'est pas évidente. Comme le disait une vendangeuse en septembre dernier : « On n'est pas sortis de la berge ! »